

Alfredo Serrai

*Cartesio, gli Automi, e l'Anima nella disputa
fra Tommaso Ceva e Guido Grandi*

Nell'era presente è ormai vulgata comune parlare di cervelli elettronici e di macchine intelligenti, oltre che, da non molto, anche di efficientissimi robot umanoidi, in tal modo, quindi, non soltanto suggerendo ma anche avallando la convinzione che tali dispositivi o congegni siano in grado non semplicemente di imitare ma anche di soppiantare attività, come quelle mentali, ritenute finora esclusive e, addirittura, specifiche dell'uomo.

In seguito alle suddette acquisizioni tecnologiche ed alle conseguenti diffuse opinioni, la stessa tradizionale controversia filosofica che andava sotto il nome di rapporti “mente-cervello” o “mind-body” sembra aver perso mordente o, comunque, interesse.

Oltre a ciò – in particolare nelle aree applicative delle discipline bibliografiche e indicizzatorie – si sta diffondendo il vizio terminologico di attribuire a categorie, ad entità, ed a pratiche documentarie che si avvalgono del sussidio di computer, la qualifica di digitali, ossia di procedure effettuabili con programmi elettronici, non limitatamente al valore strumentale dei congegni e dei programmi utilizzati ma con riferimento all'essenza stessa di quelle attività operative, anche quando le stesse posseggano natura cognitiva o semantica.

Per evitare equivoci e malintesi, o comunque semplificazioni nefaste, sembra quindi opportuno ripercorrere la strada speculativa – es-

senzialmente filosofica ed epistemologica – che ha condotto all'attuale confusione, onde chiarire meglio sia la materia concettuale implicata sia il quadro prospettico di una più nitida visione dei problemi coinvolti.

La svolta teoretica di fondo avvenne con una serie di rivolgimenti speculativi che si devono essenzialmente a Cartesio, il quale alla metà del '600, introdusse una concezione di pensiero che demoliva non solo il sistema aristotelico, e di conseguenza anche quello tomistico. Quel terremoto che scuoteva alle basi sia la filosofia antica che i pilastri del pensiero scolastico-medievale, suscitò contro di lui una autentica rivolta delle istituzioni religiose ed accademiche, determinando oltre che la messa all'Indice delle opere di Cartesio, anche la condanna del suo pensiero da parte delle Università e dei maggiori Ordini religiosi, monastici e conventuali.

Nei primi decenni del secolo XVII René Descartes (in latino Cartesius) gettava alcune delle basi della filosofia moderna, grazie ad un metodo di analisi e di critica che, spezzando la tradizione sia aristotelica che scolastica, offriva un nuovo orizzonte speculativo, analogo a quello aperto dai progressi della geometria e della fisica, elevate entrambe a strumenti fondamentali della ricerca della verità sia sul mondo naturale che sull'uomo stesso.

Il *Traité de l'homme* di Cartesio, pubblicato in francese a Parigi da Clerselier nel 1664, ma due anni prima a Leida in latino da Schuyt, esordisce infatti così:

Ces hommes seront composés, comme nous, d'une Âme et d'un Corps. Et il faut que je vous décrive, premièrement, le corps à part, puis après, l'âme aussi à part; et enfin, que je vous montre comment ces deux natures doivent être jointes et unies, pour composer des hommes qui nous ressemblent.

Je suppose que le corps n'est autre chose qu'une statue ou machine de terre, que Dieu forme tout exprès, pour la rendre la plus semblable à nous qu'il est possible: en sorte que, non seulement il lui donne audehors la couleur et la figure de tous nos membres, mais aussi qu'il met au-dedans toutes les pièces qui sont requises pour faire qu'elle marche,

qu'elle mange, qu'elle respire, et enfin qu'elle imite toutes celles de nos fonctions qui peuvent être imagines procéder de la matière, et ne dependre que de la disposition des organes.

Nous voyons des horologes, des fontaines artificielles, des moulins, et autres semblables machines, qui n'étant faites que par des hommes, ne laissent pas d'avoir la force de se mouvoir d'elles-mêmes en plusieurs diverses façons; et il me semble que je ne saurais imaginer tant de sortes de mouvements en celle-ci, que je suppose être faite des mains de Dieu, ni lui attribuer tant d'artifice, que vous n'avez sujet de penser, qu'il y ne peut avoir encore davantage.

E più avanti:

Et enfin quand l'âme raisonnable sera en cette machine, elle y aura son siège principal dans le cerveau, et sera là comme le fontenier, qui doit être dans les regards où se vont rendre tous les tuyaux de ces machines, quand il veut exciter, ou empêcher, ou changer en quelque façon leurs mouvements.

Segue ora il brano conclusivo del *Traité de l'Homme*, nel quale si legge una interpretazione dell'essere umano che non è solo di carattere fisico ma che si presenterebbe addirittura come essenzialmente materialistica, se non risultasse poi integrata dalla presenza dell'anima, ossia della intelligenza, inserita, soltanto nell'uomo, direttamente da Dio, e che interagisce col corpo fisico nella sede anatomica della ghiandola pineale.

Va messo in forte evidenza che la realtà e l'esistenza di Dio sono preliminari e fondamentali in tutta la visione filosofica di Cartesio: dapprima come garanzia che l'asserzione ontologica "Cogito ergo sum" o "Je pense, donc je suis" non può essere frutto di illusione o di inganno in quanto deriva da il Sommo Bene, poi in quanto Dio è il creatore sia dell'universo e delle sue leggi che dell'anima o spirito o intelletto dell'uomo. Da tutto ciò dipende che gli animali, essendo senz'anima non sono che automi od orologi, ossia puri meccanismi organistici.

Je desire que vous considériez, après cela, que toutes les fonctions que j'ai attribuées à cette machine, comme la digestion des viands, le battement du cœur et des artères, la nourriture et la croissance des membres, la respiration, la veille et le sommeil; la reception de la lumière, des sons, des odeurs, des goûts, de la chaleur, et de telles autres qualities, dans les organs des sens extérieurs; l'impression de leurs idées dans l'organe du sens commun et de l'imagination, la retention ou l'empreinte de ces idées dans la mémoire; les mouvements intérieurs des appétits et des passions; et enfin les mouvements extérieurs de tous les membres, qui suivent si à propos, tant des actions des objets qui se présentent aux sens, que des passions, et des impressions qui se rencontrent dans la mémoire, qu'ils imitent le plus parfaitement qu'il est possible ceux d'un vrai homme : je desire, dis-je, que vous considériez que ces fonctions suivent toutes naturellement, en cette machine, de la seule disposition de ses organs, ne plus ne moins que font les mouvements d'une horloge, ou autre automate, de celle de ses contrepoids et de ses roués; en sorte qu'il ne faut point à leur occasion concevoir en elle aucune autre âme vegetative, ni sensitive, ni aucun autre principe de mouvement et de vie, que son sag et ses esprits, agités par la chaleur du feu qui brûle continuellement dans son coeur, et qui n'est point d'autre nature que tous les feux qui sont dans les corps inanimés.

In una lettera scritta ad un destinatario ignoto da Leida nel novembre del 1640, e cioè prima del *Traité de l'Homme* ecco in nuce la sostanza e l'origine di quanto esposto:

Vous m'avez obligé de m'avertir du passage de saint Augustin, auquel mon *Je pense, donc je suis* a quelque rapport; je l'ai été lire aujourd'hui en la bibliothèque de cette ville, et je trouve véritablement qu'il s'en sert pour prouver la certitude de notre être, et ensuite pour faire voir qu'il y a en nous quelque image de la Trinité, en ce que nous sommes, nous savons que nous sommes, et nous aimons cet être et cette science qui est en nous; au lieu que je m'en sers pour faire connaître que ce *moi*, qui pense, est une *substance immatérielle*, et qui n'a rien de corporel; qui sont deux choses fort différentes. [...]

Ma nel quadro teorico di Cartesio, molte furono tuttavia le obiezioni in particolare su un punto che sembrava contraddire l'esperienza comune, ossia che gli animali, ritenuti degli automi o macchine, fossero privi di intelligenza e di sensibilità consapevoli. Calzante, in proposito, la lettera di Cartesio, scritta da Egmond il 23 Novembre 1646, in risposta alle obiezioni al riguardo del Marquis de Newcastle:

[...] Or il est, ce me semble, fort remarquable que la parole, étant ainsi définie, ne convient qu'à l'homme seul. Car, bien que Montagne et Charon aient dit qu'il y a plus de difference d'homme à homme, que d'homme à bête, il ne s'est toutefois jamais trouvé aucune bête si parfaite, qu'elle ait usé de quelque signe, pour faire entendre à d'autres animaux quelque chose qui n'eût point de rapport à ses passions; et il n'y a point d'homme si imparfait, qu'il n'en use; en sorte que ceux qui sont sourds et muets, inventent des signes particuliers, par lesquels ils expriment leurs pensées. Ce qui me semble un très fort argument pour prouver que ce qui fait que les bêtes ne parlent point comme nous, est qu'elles n'ont aucune pensée, et non point que les organes leur manquent. Et on ne peut dire qu'elles parlent entre elles, mais que nous ne les entendons pas; car, comme les chiens et quelques autres animaux nous expriment leur passions, ils nous exprimeraient aussi leurs pensées, s'ils en avaient.

Je sais bien que les bêtes font beaucoup de choses mieux que nous, mais je ne m'en étonne pas; car cela meme sert à prouver qu'elles agissent naturellement et par resorts, ainsi qu'une horloge, laquelle montre bien mieux l'heure qu'il est, que notre jugement ne nous l'enseigne. Et sans doute que, lorsque les hirondelles viennent au printemps, elles agissent en cela comme des horloges. [...] On peut seulement dire que, bien que les bêtes ne fassent aucune action qui nous assure qu'elles pensent, toutefois, à cause que les organes de leurs corps ne sont pas fort different des nôtres, on peut conjecturer qu'il y a quelque pensée jointe à ces organes, ainsi que nous expérimentons en nous, bien que la leur soit beaucoup moins parfait. A quoi je n'ai rien à répondre, sinon que, si elle pensaient ainsi que nous, elles auraient une âme immortelle aussi bien que nous; ce qui n'est pas vraisemblable, à cause qu'il n'y a point de raison pour le croire de quelques animaux, sans le croire de tous, et qu'il y en a plusieurs trop imparfaits pour pouvoir croire cela d'eux, comme sont les hûtres, les éponges, etc.

Per introdurre, a favore dei neofiti, la portata della rivoluzione cartesiana, percepita fin dall'inizio come tale, ci serviamo ora di un estratto del lucido commento che ne viene fatto in un contributo di poco successivo di Pierre Barral (Grenoble 1700-Paris 1772), di tendenze gianseniste, confluito nella voce dedicata a DESCARTES (René) fra le p. 60-64 del Tomo II del *Dictionnaire Historique, Littéraire et Critique* (MDCCLVIII.):

[...] Sa Logique ou sa Méthode consiste en quatre points: 1°. Ne regarder comme certain dans les choses naturelles, que ce que l'évidence accompagne; 2°. Diviser exactement les choses composées pour le connoître mieux, en examinant séparément les parties qui les composent; 3°. Aller comme par degrés des choses qui sont plus simples & plus claires à celles qui sont plus compliquées; 4°. Chercher & employer avec tant d'exactitude les moyens de discerner le vrai que l'on soit sûr de n'en avoir omis aucun. La manière don't Descartes fait usage de la Méthode dans ses meditations & dans ses ouvrages divers, est celle-ci: Je pense, donc je suis, dit-il; ce qui pense en moi-même, & que j'appelle ame, n'est pas un corps: l'étendue ne pense point, donc l'ame est distinguée du corps. Je trouve dans mon ame l'idée d'un être infiniment parfait; cette idée ne sauroit être réelle que son objet ne le soit; donc un être infiniment parfait existe, donc il y a un Dieu. Dieu qui est un être infiniment parfait, ne peut permettre que je me trompe en jugeant qu'il y a des corps, lorsque tout me dit qu'il y a des corps qui m'entourent de toutes parts; donc cet Univers matériel n'est point une illusion: & voila l'objet de la Physique. [...]

L'opinion de Descartes sur le Mécanisme des bêtes est très favorable au dogme de la spiritualité & de l'immortalité de l'ame. Les animaux ne sont, selon lui, que des machines artistement travaillées, qui sont sans raison & sans connoissance, ce que nous admirons & que nous imitons à peine. Plusieurs l'ont abandonné sur ce point comme sur bien d'autres. [...] On avoit philosophé trois mille ans sur divers principes, lorsque tout à coup il s'éleve dans un coin de la terre un homme qui change toute la face de la Philosophie, & qui prétend faire voir que tous ceux qui sont venus avant lui, n'ont rien entendu dans les principes de la nature. En effet lui seul a donné plus de connoissance des choses naturelles, que tous

les autres ensemble n'en avoient donné. Descartes étoit un de ces genies supérieurs à son siècle, & né pour éclairer les siècles futures.

La nota che segue non ha affatto propositi teoretici, bensì, dopo aver fornito i rudimenti della discussione, semplicemente quello di segnalare il caso di una polemica cultural-letteraria che aveva coinvolto il pubblico erudito italiano, sia attraverso il più diffuso giornale letterario sia con la partecipazione anche degli ambienti universitari, in particolare dei docenti di Pisa, la cui posizione antiaristotelica si era fatta rappresentare, contro il gesuita Tommaso Ceva, da uno dei loro colleghi di spicco, il matematico Guido Grandi camaldolese.

Il pubblico colto italiano ebbe notizia dettagliata delle questioni sollevate da Cartesio nel 1711 nel tomo VII del «Giornale de' letterati d'Italia» (p. 113-134) mediante un ragguaglio minuzioso sull'operetta in versi latini del gesuita e matematico milanese Tommaso Ceva, scritta per controbattere le tesi del filosofo francese, apparsa con il titolo di *Philosophia Novo-antiqua*, e pubblicata a Milano nel 1704, in 12°. L'operetta del Ceva, ebbe successo, tanto che, oltre alle 5 edizioni in latino fino al 1734, ce ne fu anche una in italiano, tradotta, ma sarebbe meglio dire ricomposta in un numero quasi doppio di versi, da Dionigi Andrea Sancassani Magati, medico del Duca di Guastalla, edita nel 1730 a Venezia col titolo *Della filosofia nuovo-antica di Callimaco Neridio* [nome arcadico di Tommaso Ceva] *p.a. Libri sei volgarizzati dal suo compastore e amico Olpio Acheruntino* [pseudonimo arcadico del Sancassani] *A sua Eccellenza La Signora Contessa Clelia Grilla Borromea*. In Venezia, MDCCXXX. Appresso Cristoforo Zane.

Ecco come il «Giornale de' Letterati» presentava il contenuto dei punti che filosoficamente sembravano più dirimenti.

VII. La Quarta Dissertazione quasichè tutta impiegasi in confutare i sistemi del Copernico e del Cartesio: il mondo non essere abeterno, non infinito, o indefinito; fuor di questo non esservi un altro mondo; esserci nel mezzo di questo mondo un punto che è il centro di tutti i gravi, intorno a questo centro, salvo la terra ch'è immobile, tutti i globi mondani

andare perpetuamente girando, e questo non essere altrove, che nel centro della medesima terra. [p. 125-126]

VIII. Incomincia la quinta Dissertazione dal provar come di passaggio l'immortalità dell'anima. Imperocchè, e' dice, Iddio trasse dal nulla tante cose mirabili, onde l'Universo è composto, principalmente perché fossero conosciute da qualche creatura, la quale fosse parte del medesimo Universo; e questa creatura è certamente la sola anima umana, la quale dal conoscere, e meditare queste cose salisse di poi alla considerazione, e all'amore di chi delle medesime fu'l produttore e l'artefice. [p. 129]

[...] Dunque per l'anima umana v'è un altro stato, in cui le sarà ciò concesso, cioè lo stato d'una vita migliore, quando ella conoscendo con tutta la chiarezza il suo Dio, conoscerà anche in lui l'opere sue con tutta la certezza ed evidenza. [...] Ciò proposto torna di nuovo contro il Cartesio, e studiasi d'oppugnare la sua sentenza intorno all'anima delle bestie. Dopo di lui attacca il Gassendi, provando l'anima delle medesime non poter essere un puro modo, il quale risulti dalla figura e disposizione degli atomi. [p.130]

Vediamo adesso un esempio di divulgazione poetica dei suddetti temi, sia attraverso la versificazione latina di Tommaso Ceva che nella corrispondente italiana di Sancassani.

Da *Philosophia Novo-Antiqua Thomæ Cevæ Soc. Jesu* (ed. 1723)

[...] Sed non minus illud
Stultum atq; assensu indignum, quod vita animantum
Non sit res quædam, sed nescio quis modus, è re
Prosiliens, veluti sculpto de marmore prodit
Pallas, ut ex lapidum positu domus, atque venustas
Ex membris scitè digestis: sic quoque fontes,
Marmora, lux, frigus, calor, astraque non aliud sint
Quàm variis disposta modis corpuscula, nullo
[Praeter dissimiles facies] discrimine; quorum
Scilicet ex vario positu cuncta ista resultent. [p. 81-82]

Della Filosofia Nuovo-Antica di Callimaco Neridio (1730)

Ma ne men pute di stoltezza vana,
Ne men' indegno dell'assenso nostro
Puote sembrar quel francamente dirsi,
Che la vita, la qual menano i Brutti,
Non sia una cosa certa, ma un tal quale
Modo, che ne risulta dalla cosa.
In quella guisa che da un marmo sciolto
Ne deriva una Pallade agguerrita,
Un' edifizio dal locar le pietre,
Dalle membra per ordine disposte,
D'Elena ne risulta la bellezza.
Ond'è che Colli, Fonti, Luce, Stelle,
E Freddo, e Caldo, e Duro, ed Aspro, e Molle,
Secondo un dire tal, altro non sono,
Che Corpicciuoi disposti in varj modi
Senza divario alcun (toltine i tanti
Diversi aspetti) sì, che tutte queste
Cose dalla diversa, e varia loro
Positura risultano, e si fanno.
[...]
Che tutte queste cose che veggiamo
Non sono che del Nulla varj modi.

Ma oltre alla critica di Tommaso Ceva, che aveva aspetti prettamente teologici di tono apologetico-divulgativo nei riguardi, in particolare, di Cartesio e dell'atomismo di Gassendi, in difesa della filosofia aristotelico-scolastica, ed alla corrispondente volgarizzazione del Sancassani, qualche anno dopo, nel 1724, contro l'opuscolo di Ceva, venne pubblicato, in pseudonimo, un giudizio critico del camaldolese Guido Grandi (Cremona 1671-Pisa 1742), matematico di corte del Granduca di Toscana e professore alla Università di Pisa.

Grandi, spirito di grande intelligenza e di larga apertura mentale, contesta l'operetta di Ceva e accetta invece come plausibili non solo le

teorie di Cartesio ma anche, pur anco se come ipotesi, l'eliocentrismo di Copernico e di Galileo. La contestazione a Ceva apparve anch'essa in una composizione poetica di soli 380 versi, non solo edita con pseudonimo, e commentata da altro pseudonimo del Grandi, e pubblicata inoltre anche con falso nome del luogo di stampa:

Q. LUCII ALPHEI DIACRISIS In secundam editionem Philosophi-
ae Nov-Antiquae R.P.THOMÆ CEVÆ CVM NOTIS JANI VALERII
PANSII CD)CCXXIV. [Colophon:] AUGUSTODUNI Sumptibus Pio-
rum. 4°, XXXIX p. n.

La linea teorica seguita da Grandi punta non tanto a difendere le posizioni aristoteliche, dentro le quali non pochi, soprattutto in Italia, erano stati coloro che, come Pietro Pomponazzi, Cesare Cremonini, e Andrea Cesalpino, avevano negato la immortalità dell'anima, bensì a valutare ben più positivamente Cartesio e Malebranche che avevano sostenuto e provato razionalmente l'esistenza di Dio e di un'anima umana imperitura.

Va tenuto presente che Ceva e Grandi, entrambi matematici, erano anche amici, come testimonia una fitta corrispondenza tra i due di ben mezzo migliaio di lettere; questa è una ragione che può spiegare perché Grandi si era occultato dietro a pseudonimi, mentre fino alla morte Ceva rimase convinto che non fosse stato Grandi il suo contestatore.

- 220 At neque corporeæ discrimen materiei
Viva à spirituum natura mole carentum,
Partium ut esparte quos non corruptio lædit,
Chartesio meliùs quis protulit, aut Malebrancho.
Quanquam non ideò illorum dictum omne probandum est;
225 Sed, si quidem solo naturæ lumine possit
Mens hominum demonstrari post fata superstes,
Hoc uno id demum poteris concludere calle,
Cui proceres illi insistunt; aut unica veri
Testis erit divina Fides: nam cætera, quæ tu,

- 230 Carmine postremo, profers cumulata Lucretj
Contra doctrinam, moralem vix habitura
Vim reputo, non prorsus ineluctabile pondus.
Quidquid id est, nostrâ non Pomponatius unquam,
Sive Cremoninus, Cæsalpinúsque palæstrâ
- 235 Prodiit, aut Almericus; quorum impia scripta
Interitum comune animæ cum corpore reddunt,
Ex sui Aristotelis placitis, quæ Oracla putabant.

[Nota] 222. *Partium ut esperte etc.*] Ob suam indivisibilitatem non esse spiritus dissolutioni obnoxios, hinc quidem probatur; sed non convincitur, illos absolutè deficere non posse, si dependeant in existentia à corporeis organis; ut Animæ, si quæ sint, Brutorum, licet indivisibiles sint, cum corpore corrumpuntur. Itaque immortalitas animi, ut infra subdit Alpheus, ex divina potiùs dispositione in scripturis revelata, quàm ex ipsa ejus natura probanda est: aut acquiescendum Chartesij, & Malebranchi rationibus, qualescunque sint, si animæ immortalitatem naturali ratione demonstrabilem volumus. Nam quæ profert Ceva in Poëmate contra Lucretium, ad calcem Philosophiæ nov-antiquæ impresso, tantùm moralem vim habent ad persuadendum; ut pote ex verisimilibus deducta. Gratis enim, inter alia, asseritur, Bruta, si semel cognitione, & appetitu elicito prædita sint, non etiam reflexè cognoscere suas qualescunque cognitiones, & appetitus; ut de Anima humana in suos actus reflectente dicitur: nec etiam constat, annon Bruta laudem, & plausum expectent à domino, & adstantibus in cursu, venatu, aliisque operationibus opportunè factis: ut de laudis, ac famæ desiderio respectu hominum asseritur.

[Nota] 233. *Non Pomponatius unquam, etc.* Hi celebres Peripatetici, Petrus Pomponatius, Cæsar Cremoninus, & Andreas Cæsalpinus in Italia, ut olim Americus in Gallia, de quo supra, [qui, ut pote non alium Paradisum admittes quàm satisfactionem bene faciendi, & pro Inferno habens tenebras, & ignorantiam peccati; cum aliis immortalitatem animi negantibus conjungitur) palam docere non erubuerunt, mortalem esse animam hominum, æquè ac Brutorum: quod s, ut Philosophos, & secundùm Aristotelis principia, asserere dicebant; non ut Christianos, & secundum principia Theologiæ. Hoc fuco magna Juventutis Italicæ pars infecta fuit. [...]

Nella Nota al verso 317 Grandi mette in guardia Ceva dall'attribuire a Cartesio errori che non ha commesso, così come, in una nota precedente, quella al verso 270 lo aveva accusato di essere un atomista:

Chartesius Bruta pro meris automatis habeat, tu infers, homines quoque in ea sententia pro meris machinis habendos esse. Vicissim; ex quo Aristotelici animas Brutorum cognitionis, & appetites capaces, & tamen materiales, ac corruptibiles putent, Chartesius infert, illos etiam animam hominis corruptioni obnoxiam facere, aut occasionem præbere id suspicandi.

Nel caso di Cartesio ci troviamo indubbiamente di fronte al quadro filosofico di un modello che si presenta come meccanicismo materialista: per lui l'universo esiste *ab immemorabili* ed è regolato da leggi esclusivamente fisiche e matematiche. Anche l'uomo è parte integrante di quella catena sistemica, eccetto che per una dote di intelligenza – anima o spirito – che non appartiene al mondo fisico ma è un dono elargito dalla Divinità, un Ente onnipotente e non materiale che ha creato ogni cosa. L'anima è collocata nel cervello ma non ne fa parte, e comunica con il corpo per mezzo di un circuito speciale incentrato nella ghiandola pineale.

Oggi le conoscenze scientifiche non hanno riscontrato nulla di simile, in sede cerebrale, che non sia un complesso di neuroni, i quali, opportunamente interconnessi, abilitano il funzionamento di tutte le attività nervose, comprese quelle del linguaggio e del pensiero. Il complesso neuronale genera quindi la stessa coscienza, mentre la percezione della propria autonomia raziocinante e pensante è frutto esclusivo del cervello e della sua evoluzione?

Sarà l'uomo in grado di dotare anche le creature bioniche e robotiche della capacità di sperimentare l'autocoscienza, o questa è indissolubilmente legata ad un organismo vivente nato da donna e destinato a morire? Ciò significherebbe che la complessità e le peculiarità del sistema uomo, compresa anche la facoltà dell'autocoscienza e quella specifica del dubbio esistenziale cartesiano, non sono soltanto frutto

di un agglomerato di connessioni neuronali ma dipendono anche, essenzialmente, dalla interazione con un ambiente fisico, biologico, ed antropico.

Cartesio, vivendo oggi, aggiornerebbe le proprie opinioni e manterrebbe la condizione che ci debba essere un'entità superiore dotata sia della facoltà di garantirci contro gli inganni di una realtà apparente, sia della capacità di attribuire senso compiuto ad un'esistenza che non sia casuale e insensata?

Dio era l'avallo necessario ad una soluzione idonea per progettare vuoi un universo fisico che le creature biologiche e la autocoscienza dell'intelletto, ma può continuare ad esserlo, o verrà rimpiazzato da un supremo marchingegno tecnologico? Il grado di complicatezza dell'encefalo umano è superiore, per quanto se ne sappia, a quello di qualsivoglia altro sistema o fisico o biologico; la domanda criticamente dirimente è se poteva venir progettato e realizzato con il solo mezzo dei dispositivi di selezione e di sperimentazione naturale di un cosmo senza guida.

Cartesio in un colpo solo aveva escogitato gli argomenti per validare sia le prove della soggettività che quelle della esistenza di un superno creatore; aveva fornito una teoria capace di poter inquadrare, in termini esclusivamente fisici e matematici, non solo la realtà cosmica ma anche quella biologica. La scienza moderna è partita da lì, e Dio è diventato progressivamente un'entità alla quale si è fatto sempre meno ricorso, perché ormai ci si era convinti che il grande orologio poteva camminare da solo.

Da molti decenni la tecnologia delle comunicazioni ha svelato e chiarito il funzionamento e la struttura delle trasmissioni a distanza, ed ha messo a fuoco, di riflesso, anche i modelli, i sistemi, ed i limiti delle trasmissioni fra gli esseri viventi, in particolare quelle ereditarie imperniate sui codici genetici. Il concetto di informazione, inoltre, sembra aver aperto nuovi orizzonti nei riguardi di caratteri specificamente umani come lo sviluppo cerebrale, la facoltà linguistica, e la manipolazione di linguaggi astratti.

Ma anche qui, dobbiamo immaginare una irruzione del divino ad un certo punto della catena evolutiva, ad esempio come quando Adamo ed Eva mangiarono il frutto dell'albero della conoscenza, o è ancora sufficiente affidarsi al progresso selettivo del meccanismo darwiniano della sopravvivenza e del migliore adattamento ?

P. S.

Come accade non di rado, soddisfatta la mia curiosità intorno ad una polemica in cui era stato implicato il camaldolese Guido Grandi – del quale stavo leggendo un manoscritto inedito presso la Biblioteca Classense – butto giù le pagine su Cartesio, ma, conclusa la ricerca, scopro che della polemica Ceva – Grandi si era occupata una specialista, Luisa Simonutti, e ne aveva pubblicato un dottissimo resoconto: *Guido Grandi, scienziato e polemista, e la sua controversia con Tommaso Ceva*, «Annali della Scuola Normale Superiore di Pisa. Classe di Lettere e Filosofia», serie III, vol. XIX, (1989), 3, p. 1001-1026.

Nel monastero camaldolese di Classe, a Ravenna, il problema sul possesso di un'intelligenza e di uno spirito da parte degli animali doveva essere particolarmente avvertito. Oltre agli appunti sul tema di Guido Grandi, abbiamo individuato un manoscritto autografo del Padre Lettore Agostino Romano Fiori del 1715 (segnato Ms.492), di ben 558 p. in folio del seguente titolo: *Impugnazione dell'Opinione de Cartesiani Intorno a l'Anima delle Bestie. Opera del P. D. Agostino Romano Fiori Monaco Camaldolese, Lettore, e Bibliotecario al Monistero di Classe in Rauenna. L'Ano 1715 di p. 210; seguito da L'Opinione de Cartesiani Intorno all'Anima delle Bestie Mostrata insussistente Ne suoi Motiui. Parte Seconda*, di p. 348.

Chi avrà modo di leggere le pagine della Simonutti si renderà conto non solo che la prospettiva era diversa, ma che, mentre il mio articolo vuole mettere in luce, oltre ad una questione tecno-filosofica, la scena letterario-culturale di una disputa, avvenuta curiosamente in forma poetica, e che coinvolse anche la presenza di una traduzione

italiana del poemetto del Ceva, che la Simonutti ha ignorato o volutamente tralasciato perché estranea ai suoi orizzonti di indagine.

Tutta la relativa documentazione è comunque di arduo accesso, sia perché SBN non ha individuato lo pseudonimo di Grandi, anzi i due pseudonimi dell'autore, uno per i versi e l'altro per le note, sia perché si tratta di quel cosiddetto 'materiale minore' che tante sorprese continuerà a riservare.

ABSTRACT

Seppure in un sistema universale regolato da leggi fisiche e matematiche Cartesio delineava l'intelligenza umana come un dono divino. La scena letterario-culturale di una disputa sorta nel XVIII secolo tra il camaldolese Guido Grandi e Tommaso Ceva, entrambi matematici, sull'interpretazione del modello cartesiano dell'intelligenza umana, offre lo spunto per ripercorrere la strada speculativa di una questione tecno-filosofica che riguarda le potenzialità umane di dotare anche le creature bioniche e robotiche della capacità di sperimentare l'autocoscienza.

Intelligenza artificiale; Modello filosofico cartesiano; Epistemologia della scienza; Robotica; Trasmissione del sapere

Descartes outlined human intelligence as a divine gift, albeit in a system governed by universal laws of physics and mathematics. In the eighteenth century the camaldolite Guido Grandi and Tommaso Ceva, both mathematicians, had a dispute about the interpretation of the Cartesian model of human intelligence. This case provides an opportunity to retrace the path of a speculative techno-philosophical question concerning the human possibility to equipping robots with the ability to experience a self-consciousness.

Artificial Intelligence; Cartesian philosophical model; Epistemology of Science; Robotics; Knowledge Transmission